

SE COMPRENDRE

N° 03/10 – Décembre 2003

Jérusalem, en Toi toutes nos sources ! (Ps. 86)

Youakim Moubarac

Nous revenons de Terre Sainte. Il importait de revoir les communautés que nous avons quittées en 1994, pour partager leur souffrance et leur espérance. C'était la fin d'une quinzaine de prière pour la paix des Eglises chrétiennes, et entre deux attentats-suicides tuant 21 juifs orthodoxes de Méa-Shéarim et 7 autres d'un quartier Ouest. Impossible de gagner Gaza sans sauf-conduit, et bien des détours pour aller à Bethléem, en zone libre. Nous étions presque seuls au tombeau de David, à la grotte de la Nativité, au St. Sépulcre. Vu l'absence de touristes et les tracasseries administratives, le chômage était visible. Aussi la saleté des lieux et la tristesse des visages.

Tous les témoins rencontrés, des trois évêques aux responsables d'hôpitaux, de collègues et de centres d'études, nous ont fait une analyse identique du marasme économique et de la dégradation des rapports entre deux communautés qui se croisent sans se voir, qui se craignent, impuissantes devant la spirale de la violence et l'inertie générale. En Judée comme en Galilée, à travers la presse et les confidences, c'est l'impasse totale au niveau des autorités des deux camps et l'extension de la misère (22% des israéliens souffrent de la faim !), de l'humiliation, du dégoût, de la désespérance.

*Seuls espoirs fragiles : les domaines « neutres » que sont les hôpitaux, les crèches, les collèges mixtes, la solidarité quotidienne, la patience du camp de la Paix. C'est ce qui nous a poussés à retrouver les racines profondes du patrimoine commun aux deux peuples et aux trois religions qui s'affrontent, dont Jérusalem, la Ville Sainte, reste le symbole. Dans le contexte d'auto-destruction qui menace l'avenir, **feuille de route et accord de Genève** restent des tentatives d'ouverture, de compromis, sinon de réconciliation.*

*Notre étude de référence est celle du Père Yoakim Moubarac, intitulée **Une Ville trois fois sainte**, parue en 2000 dans un ensemble de textes, réunis par F. Mardarn-Bey et E. Sanbar, sur le thème de **Jérusalem, le sacré et le politique**. Nous sommes très reconnaissants aux éditions Sindbad - Actes Sud de nous autoriser à la reproduire.*

*Décédé le 24 mai 1995, à 71 ans, le P. Moubarac était libanais, fils et petit-fils de prêtres maronites, né dans la vallée sainte de la Kadisha. Elève des Carmes et vicaire à St-Séverin à Paris, disciple de Louis Massignon, il collabora à la Revue des Etudes islamiques, aux Mardis de Dar-es-Salam, sans jamais renoncer à sa triple solidarité avec le Liban, les Musulmans et les Palestiniens. Ses thèses à l'Institut Catholique et à la Sorbonne portaient sur **Abraham dans le Coran** et **La pensée chrétienne et l'Islam**. Il fut au Concile le secrétaire du Patriarche maronite. Le dialogue islamo-chrétien lui doit beaucoup.*

Philippe Thiriez

Jérusalem et les Lieux Saints dans l'Histoire¹

Jérusalem au cours de l'ère musulmane²

1. L'islamisation de Jérusalem n'a pas suivi un cours différent des autres villes de l'Empire arabe. En dehors des unités de garnison et de l'administration, il n'y a pas, au départ, de peuplement musulman à Jérusalem. L'accueil des conquérants par le patriarche rejoint un sentiment profond de contentement dans la population autochtone, soulagée de voir se lever un régime politique et religieux abhorré par la partie non chalcédonienne, et anti-byzantine, de la population.

C'est à partir de `Umar II que vexations et persécutions inspirées par l'intolérance de ce calife, par ailleurs modèle d'intégrité, poussent nombre de chrétiens, comme d'ailleurs de juifs, à adopter l'Islam à travers tout l'Empire. On échappe ainsi à l'impôt de capitation. On accède aux hautes charges encore détenues par des chrétiens sous Mu'âwiya et ses descendants.

Les croisades changent totalement les données religieuses de l'Orient et l'équilibre ancien des communautés. C'est alors que dans un pays comme l'Egypte où le christianisme est encore majoritaire, la proportion se renverse. Il en est de même en Palestine. Aussi aura-t-on noté avec Saladin le seul phénomène de peuplement islamique de la ville désertée par les croisés. puis ouverte aux juifs et aux chrétiens. On veut la défendre contre un retour possible des Francs.

On observera encore un phénomène analogue dans les Temps modernes, quoique saisonnier. C'est l'organisation du *mawsim* annuel de *Nabî-Musâ* (célébration islamique de Moïse) qui regroupe à Jérusalem toute la jeunesse de la région pendant la durée des grands pèlerinages occidentaux. La vigilance qui inspire cette mesure est manifeste.

2. En ce qui concerne les communautés chrétiennes, notons, en fonction de ce qui vient d'être dit au sujet de l'islamisation et des croisades, que le régime des capitulations devait intéresser les communautés chrétiennes d'Orient aussi bien que les Lieux saints. Avant les croisades, l'apparemment naturel de certaines communautés de Palestine à la chrétienté occidentale ou orientale devait les porter à y rechercher un protectorat. C'est ainsi que, dès le temps de Charlemagne, Georges, patriarche de Jérusalem, devait envoyer à Aix-la-Chapelle, non sans le consentement du calife, les clés du Saint-Sépulcre et l'étendard de la cité. Cependant, cette démarche se conjugue avec les échanges d'ambassades entre le nouvel empereur d'Occident et le calife, tous deux intéressés par une commune alliance contre l'empire chrétien d'Orient et le califat islamique dissident de Cordoue. On voit donc le lien essentiel de ces démêlés à une politique générale dont Jérusalem et la Palestine ne cesseront d'être l'enjeu. Il n'en est alors que plus important de distinguer entre l'existence chrétienne en Terre sainte, tant communautaire qu'individuelle, et les dimensions politiques que cette existence pourra recouvrir.

3. On sait ce qu'il en est du sort des juifs dans la Ville sainte au cours de l'ère chrétienne. Au bannissement romain de facture païenne fait suite l'exclusion romaine, chrétienne ou byzantine d'inspiration. Cette condition, à laquelle seules des infractions mineures pouvaient contrevenir, se trouve avalisée par le régime musulman dans le traité de capitulation de la Ville sainte entre les mains du premier calife qui en prend possession. Il convient de noter à cet égard que cette condition était contraire aux statuts de l'Islam, lequel reconnaît aux Gens du Livre, c'est-à-dire aux juifs, comme aux chrétiens, les droits essentiels de citoyenneté, contre le paiement d'un impôt qui les dispense du service militaire. C'est donc bien à la demande de la population chrétienne, maîtresse de la ville jusque-là, et sur l'insistance du patriarche Sophrone, qui négocie sa capitulation, que tout peuplement juif de quelque importance va être exclu et le restera sous les grands califats.

¹ Cf P.P. Rondot, *Jérusalem, cité de réconciliation ou signe de contradiction*, in *Se comprendre* N°93, Janv.1970

² Ceci termine une évocation de la Jérusalem des dynasties musulmanes (Saladin), après l'intermède des croisades, puis de la période ottomane (Soliman-le-Magnifique)

La tolérance musulmane devait assurément assouplir ces dispositions par la suite. Mais c'est un fait que jusqu'au pèlerinage à Jérusalem du Persan Khusrau qui a lieu en 1017, il n'est pas question de juifs à Jérusalem dans les sources locales. Celui-ci dit avoir visité "l'église des chrétiens et la synagogue des juifs". Mais il décrit avec force détails le Saint -- Sépulcre et ne dit rien de la synagogue ou de quelque autre lieu de culte juif. La chose n'est pas étonnante du fait qu'aucun édifice religieux "nouveau" ne pouvait être édifié par la communauté juive dans la condition où elle était. Si donc la mention d'une synagogue doit être prise en considération, il ne peut s'agir que d'une maison particulière, transformée en lieu de culte, comme cela va être le cas par la suite. D'autre part, il n'est pas question, dans la description détaillée du *Haram*, du Mur occidental ni d'un lieu de "lamentation". Vingt ans avant la reconquête par Saladin, un Andalou, Rabbi Benjamin Tudèle, visite Jérusalem et ne fait guère mention de synagogue. Celle mentionnée par Khusrau serait-elle celle qui aurait été brûlée par les croisés sur la tête de ses occupants en 1099 ? Mais Rabbi Benjamin rapporte qu'il y a à Jérusalem deux cents juifs, dont un certain nombre travaillent dans une tannerie pour le compte du roi. Aussi, dix ans plus tard, un autre voyageur juif célèbre, Rabbi Petaccia de Ratisbome, qui ne trouve plus qu'un juif à Jérusalem, l'identifie également comme teinturier.

Rabbi Benjamin attribue à 'Umar le dôme du Rocher alors transformé en église et appelé par les croisés *Templum Domini*. Il rapporte qu'à l'opposé du Dôme, du côté de l'ouest, se trouve l'un des murs du Temple ancien, à l'endroit appelé la porte de la Miséricorde, et que les juifs s'y rendent par dévotion. Cette topographie, tout autant que l'attribution du Dôme à 'Umar, étant erronée, du fait que la dite porte est à l'est, il est probable qu'il s'agit, de la part de notre pèlerin, d'une information de seconde main. On ne voit pas d'ailleurs comment les croisés auraient permis aux juifs de se livrer à quelque manifestation religieuse que ce soit au pied d'une église. Cependant, il faut inscrire au compte de Rabbi Benjamin la première mention moderne d'une dévotion juive au "mur des Lamentations".

4. C'est à Saladin qu'est due la restauration d'une certaine existence juive à Jérusalem. Le témoignage des historiens à cet égard est bien connu. Dans l'Empire ayyubide, les juifs commencent à trouver un asile contre les persécutions qui s'abattent sur eux dans l'Europe chrétienne. Cependant qu'un grand nombre se dirige vers l'Espagne musulmane et l'Afrique du Nord, une fraction de réfugiés s'établit en Palestine et à Jérusalem. La plupart d'entre eux étaient démunis et ne pouvaient vivre que de charité. Nombre de leurs coreligionnaires européens qui visitent Jérusalem en font mention, mais la brièveté pudique de leurs comptes-rendus contraste avec ce qu'en disent les pèlerins chrétiens et musulmans.

Lorsque le kabbaliste espagnol Isaac Ben Chelo visite Jérusalem en 1334, il ne mentionne ni la synagogue ni le Mur occidental. En revanche, Mechullam Ben Menahim de Volterra parle, en 1481, de deux cent cinquante familles juives, sans qu'il soit encore question ni de synagogue ni de quelque lieu de prière que ce soit. Dix ans plus tard, un autre rabbin d'Italie, Obadia de Bertinoro, parle de soixante-dix familles. Il dit avoir fait des recherches concernant le Temple, mais ne semble pas avoir pu y accéder. Il ne dit pas davantage qu'il ait prié au Mur occidental "fait de grosses pierres". Mais il mentionne spécifiquement une synagogue "haute, étroite et sombre, la lumière y pénétrant seulement par la porte [...] tout près d'une mosquée".

Les dires de Rabbi Obadia sont confirmés par un contemporain musulman, Mujîr ad-Dîn, qui devint par la suite *cadi* hanbalite de Jérusalem. La synagogue en question pouvait servir d'habitation ou de boutique, mais non de lieu de culte. Ceci porta un groupe de gens trop zélés de l'entourage du juge à la démolition de l'édifice. Les juifs firent alors appel au sultan du Caire. Mécontent de ce zèle intempestif, Qâytbây ne se contente pas de punir un certain nombre des auteurs de la démolition. Il ordonne que la synagogue soit reconstruite, passant outre à son illégalité. Cette sentence fut très impopulaire et le juge hanafite délégué par le sultan pour l'exécution de son ordre sera connu dans l'histoire sous le nom de "juge de

la synagogue". Il semble: bien du même coup qu'on ait affaire à la première autorisation officielle d'installation d'une synagogue à Jérusalem depuis la conquête arabe.

C'est enfin sous les Ottomans que va s'accroître le mouvement des réfugiés juifs, puisqu'il va s'y ajouter ceux d'Espagne et d'Europe centrale et orientale. Notons, en effet, que dès la prise de Constantinople par Mehmet II en 1453, un grand rabbin est nommé chef suprême des communautés juives de tout l'Empire ottoman où la liberté de culte est pleinement assurée. Mais cet état de choses, qui va favoriser l'abandon par les juifs d'une Europe inhospitalière, les dirigera vers des centres prospères du monde musulman et n'amènera à Jérusalem qu'une communauté très pauvre. Ce sont surtout de vieilles gens venues là pour mourir dans la ville sainte, à côté d'autres, perpétuels étudiants du Talmud, qui vivent de la charité de leurs coreligionnaires.

5. Aussi peut-on dire qu'à l'influence de Saladin et de Qâytbây va correspondre, sous les Ottomans, une influence égyptienne sur l'accélération de l'immigration juive en Palestine. L'administration, qui, au nom de Muhammad `Alî et d'Ibrâhîm Pacha, gouverne la ville sous le pouvoir nominal de la Sublime Porte, était en effet particulièrement tolérante pour les juifs comme pour les chrétiens. Un consulat britannique, le premier de son espèce après une lointaine présence française³, est alors ouvert à Jérusalem et un évêque anglican est installé dans la ville, dans le but de convertir les Israélites. Cette initiative se rattachait d'ailleurs à la floraison, en Grande-Bretagne, de spéculations sur le regroupement des juifs en Palestine pour hâter le retour du Christ. L'intérêt anglican pour les juifs, leur conversion et leur retour en Palestine à partir du XVII^e siècle a fait donc en sorte que la Grande-Bretagne s'est intéressée à leur destin dans l'Empire ottoman et c'est dans un but précis de prosélytisme qu'une grande pression est exercée sur le sultan pour qu'il permette l'érection d'une église protestante à Jérusalem, dans la proximité de la citadelle. Nous sommes dans le mouvement moderne de l'histoire.

Les lieux saints

Notion et qualification

Traiter des Lieux saints est une opération encore plus ambiguë que de traiter de Jérusalem, indépendamment de la Palestine. Mais il faut en traiter en vue d'une introduction complète au problème palestinien.

Mgr Bernardin Collin, spécialiste bien connu des Lieux saints, écrit: "Ce sont les interventions européennes qui ont, transformé la question des Lieux saints, essentiellement religieuse, en problème des Lieux saints aux nombreuses incidences politiques." Aussi en viendrait-il à distinguer entre "problème" et "question" suivant trois étapes: celle où le "problème" ne concerne que les chrétiens entre eux sous les régimes divers qui ont précédé les Ottomans ; ; celle où la "question" devient un enjeu important de la politique européenne en rapport avec la Sublime Porte et le règlement de la question dite d'Orient ; la période contemporaine enfin, où, sur les ruines de l'Empire ottoman, la Palestine est confiée en mandat à la Grande-Bretagne et devient un enjeu capital de la politique internationale.

Nous allons à présent rappeler les principales dispositions ou statuts anciens des Lieux saints, non sans désigner les plus importants, qu'ils soient communs à plusieurs religions et contestés entre elles, ou qu'ils appartiennent à une même religion et qu'ils soient partagés entre diverses communautés. Pour ce faire, essayons de cerner la notion communément reçue, mais en fait malaisée à saisir, de "Lieux saints".

³ Mgr Collin signale un tout premier consulat français à Jérusalem dès 1621

Si l'on s'en tient à ce qui, historiquement, a fait problème pour les chrétiens entre eux, jusqu'à la période contemporaine, il ne s'agit que du Saint-Sépulcre à Jérusalem et de la basilique de la Nativité à Bethléem. Mais il est certain qu'une quantité d'autres monuments adjacents ou éloignés ont de tout temps retenu l'attention des fidèles de diverses religions. Ils en viennent aujourd'hui à se présenter comme un ensemble englobant et dépassant de loin les deux principaux monuments de la chrétienté à Jérusalem et à Bethléem, ce qui amène pratiquement à une considération d'ensemble de la "Terre sainte". C'est d'ailleurs ce qui nous fait croire qu'une considération attentive de l'histoire des Lieux saints amène nécessairement au problème palestinien dans sa totalité

Sous l'appellation de "Lieux saints", l'on peut distinguer dans leur environnement plus ou moins immédiat quatre séries d'édifices :

1. Les *lieux saints proprement dits* où, au Saint-Sépulcre et à la Basilique de la Nativité, correspondent pour les musulmans la coupole du Rocher et la mosquée d'Al-Aqsâ, avec l'ensemble de l'esplanade qui les supporte, "Mur occidental" compris.

2. Les *monuments sacrés* qu'une plus ou moins grande ancienneté ajoute à ces hauts lieux et propose à la vénération des trois monothéismes. Ces monuments comprennent aussi bien des oratoires que des institutions pieuses, caritatives ou éducatives. Ce sont les basiliques chrétiennes anciennes, les mosquées, *médersa* et *zawiya* musulmanes, les synagogues et institutions juives assimilées. Ce sont encore, pour tous, des tombes isolées ou de grands cimetières communautaires.

3. Dans la période contemporaine, on voit s'édifier à proximité, et en tout cas à cause des lieux saints ou des monuments anciens qui s'assimilent à eux, un grand nombre d'*institutions religieuses*, contemplatives, éducatives ou caritatives. On pense ici surtout aux monastères, écoles et hôpitaux chrétiens modernes. Mais la liste des édifices musulmans et juifs correspondants, si elle n'est pas aussi importante, leur est néanmoins comparable.

4. Enfin, l'extension de ces institutions, puis l'urbanisme moderne ont posé, au-delà des lieux saints et de leurs abords, le problème des *sites sacrés* où ces lieux s'inscrivent. D'une certaine manière, on pourrait dire que ces sites revêtent une importance aussi grande que les lieux, dans la mesure où, certaines localisations précises pouvant être contestées, l'authenticité de *sites* est moins sujette à question et plus "révélatrice" de la Terre sainte. Que l'on pense, par exemple, au Thabor ou au mont des Oliviers, à la rive nord du lac de Tibériade, aux sources ou à tel bord du Jourdain.

Le lieu nous amenant au site, donc à la *ville* et à la *terre*, on voit une fois de plus qu'il est impossible d'ignorer, quand on s'intéresse aux Lieux saints, le devenir même de Jérusalem sur la terre de Palestine et le devenir de cette terre elle-même. C'est bien ainsi d'ailleurs que l'envisagent les trois religions monothéistes attachées à certains lieux. Au-delà des sanctuaires, c'est la Ville sainte comme un tout qu'ils vénèrent et la Ville sainte n'est que le centre et le symbole de la Terre sainte.

Statuts des Lieux Saints du temps des Croisades

Quand tous les accords ou tentatives de règlement contemporains font appel au *statu quo* de la période ottomane, il n'est pas inintéressant de rappeler d'abord un statut islamo-chrétien des Lieux saints, inauguré alors même que les croisés avaient été évincés de Jérusalem par Saladin.

Les victoires de Richard Cœur de Lion (1191-1192) avaient permis aux croisés d'établir un *modus vivendi* comportant des garanties suffisantes pour le libre accès des pèlerins chrétiens aux Lieux saints de Jérusalem. Mais c'est quand la Ville sainte fut définitivement perdue qu'une véritable récupération eut lieu. Le moins curieux de l'opération n'est pas que ce soit le fait d'un croisé anti-franc, antipapiste et excommunié, mais arabophone et islamophile. Le 18 février 1229, Frédéric II de Hohenstaufen obtenait, du sultan ayyubide d'Egypte Al-Malik al-Kâmil (neveu de Saladin), la reddition de Jérusalem, de Bethléem et de Nazareth, en contrepartie d'une aide que le chef de la croisade apporterait au sultan du Caire

contre son rival du Damas. C'était le traité de Jaffa. Outre la tolérance mutuelle qui l'inspire et la coexistence islamo-chrétienne qu'il fait prévaloir dans les localités en question, le traité établissait une sorte de condominium islamo-chrétien des Lieux saints, visant à ménager les susceptibilités des diverses communautés. Jérusalem était rendue aux Francs, mais restait Ville sainte pour les deux religions. Le Saint-Sépulcre étant aux chrétiens et les musulmans gardant le *Haram*, le *Templum Domini* redevenait la coupole du Rocher et l'église des Templiers, mosquée Al-Aqsâ...

Pour être ainsi perdue au regard du pouvoir qui se dit chrétien, Jérusalem n'en sera que plus visitée, et le statut qui devient alors le sien n'en mérite pas moins d'être évoqué. Le nombre de pèlerinages augmente, qu'il s'agisse des chrétiens d'Orient ou de ceux d'Occident. C'est même à cette époque que l'on rédige une quantité de "guides de pèlerin". Il est vrai que la visite des Lieux saints, et en particulier la célébration de la messe au Saint-Sépulcre, se font contre paiement d'un tribut aux gardiens. Autrement dit, on est assuré que n'importe quel pouvoir se fera protecteur des Lieux saints et rivalisera d'obséquiosité à l'égard des pèlerins et de leurs chefs spirituels de toute croyance, du moment qu'on le paie. Cet aspect financier de la question ne sera pas, de ce fait, le moins important à considérer dans la recherche d'une solution, non plus religieuse, comme on dit, du problème des Lieux saints, mais politique. Il nous semblera même, alors, que seule une solution politique, inspirée par le droit du peuple de Jérusalem et non par les revenus des Lieux, assurera à ceux-ci la respectabilité qu'un minimum de pudeur religieuse est en droit d'exiger.

C'est encore à cette même période médiévale que s'inaugure, et qu'un peu plus tard se confirme, la présence franciscaine en Terre sainte, sous forme de "Custodie", pour fournir l'un des éléments les plus importants du *statu quo*, du côté latin et catholique. Des franciscains s'étant établis dans les Lieux saints dès le temps de leur fondateur, c'est surtout en 1333 qu'un accord entre le sultan Al-Malik al-Nàsir Muhammad d'une part, Robert d'Anjou et Sanche d'Aragon d'autre part, donne à cette présence un caractère institutionnel et officiel. Les religieux déjà organisés en province d'outre-mer vont dès lors "posséder" les Lieux saints et jouir de certains droits au nom de l'Église catholique. "Les frères mineurs se trouvèrent en possession du Cénacle et du droit d'officier au Saint-Sépulcre, à la grotte de Bethléem et au tombeau de la Vierge, sans préjudice toutefois des droits acquis aux autres confessions énumérées par les pèlerins de l'époque : grecs, abyssins, nubiens, maronites, géorgiens. Ces derniers gardaient, en effet, les clés du Saint-Sépulcre et la propriété du Calvaire."

Outre ces titres aux Lieux saints proprement dits, les franciscains de la Custodie devaient, grâce aux aumônes et nombreux legs faits en leur faveur, acquérir des sultans un certain nombre d'autres sanctuaires et en avoir l'usage exclusif. Il n'en était évidemment pas de même dans les lieux où d'autres chrétiens les avaient précédés. C'est alors que se posent les questions menant au *statu quo*.

Statu quo ottoman

C'est sans doute l'accord de "capitulations", entre François I^{er} (encore prisonnier à Pavie) en 1535 et Soliman le Magnifique, qui marque le grand tournant pour les Lieux saints, ce moment étant lui-même un grand tournant de la politique européenne.

On peut dire que c'est alors la fin de la chrétienté occidentale, puisque le roi de France fait en quelque sorte sécession et s'engage contre le reste de l'Europe chrétienne avec un empire musulman. Mais à cette sécession-scission dans la chrétienté occidentale va correspondre toute une politique française de rapports avec la Sublime Porte. Intéressant particulièrement les chrétiens d'Orient, elle table sur leur présence pour toucher toute sorte d'intérêts politiques, économiques et culturels.

Les articles de l'accord passé entre François I^{er} et Soliman concernent en effet la liberté religieuse et s'étendent des Lieux aux personnes et à leurs biens, jouxtant ou

alimentant les édifices religieux proprement dits. L'accord va même intéresser l'ensemble des chrétiens d'Orient, regroupés en quelque sorte autour des Lieux et de leurs "custodes", religieux ou consulaires.

On voit donc qu'avec la rupture de la chrétienté occidentale, la maison de France procède en Orient ottoman et par le biais des Lieux saints à un regroupement politique d'une inspiration oecuménique toute différente, les chrétiens du Levant en étant le point d'appui. Cette "orientation" va même devenir une constante de la politique française jusqu'à nos jours et on ne s'étonnera pas que, sous couvert de "protection des chrétiens", on ait affaire en réalité à la politique musulmane de la France, de François I^{er} à Charles de Gaulle.

Il y aura de ce fait un renouvellement des capitulations sous Henri IV en 1597, puis un renouvellement et une extension à tous les chrétiens sujets de la Sublime Porte sous Louis XIV et Louis XV. Il y a enfin la confirmation de ces accords, sous l'Empire, par la signature du Talleyrand, le 25 juin 1802, confirmation à laquelle s'en tiendra, en 1898, Léon XIII qui prend alors fait et cause pour le protectorat de la France contre les ingérences de Guillaume II.

Mais entre-temps, un autre protectorat s'était fait jour en Orient. C'est celui en vertu duquel Catherine II s'arroge en 1774 la protection non seulement des Slaves, mais encore de tous les orthodoxes du Levant. Aussi ce protectorat va-t-il accentuer le mouvement d'éviction des latins par les orthodoxes enregistré dès le début de la période ottomane, et contrecarrer l'éviction des Arabes orthodoxes par les hellènes. C'est que la Russie cherche au dire de ses adversaires, à avilir les "romains" de toute obédience, orientaux aussi bien qu'occidentaux, pour donner l'avantage aux Arabes orthodoxes et asseoir de la sorte sa politique orientale.

La date de 1858 est celle d'un *firman* ou édit de la Sublime Porte par lequel elle confirme l'accord de 1757 ramenant les franciscains au Saint-Sépulcre et à la Nativité dont ils jouissaient avant leur éviction en 1740, mais sans les rétablir dans le *statu quo ante*. Le *statu quo post* est donc, dernière étape d'un ordre ancien et traditionnel, ce qu'on appellera désormais le *statu quo* tout court.

Ne concernant ainsi que les lieux saints partagés entre latins et grecs, il s'agit d'un expédient diplomatique bâti sur les deux principes bien connus : "le fait crée le droit" et "en fait d'immeuble, possession vaut titre". Pour empêcher qu'on ne touche à rien et éviter ainsi des embarras et des conséquences imprévisibles, les traités qui vont, dans le cadre de la question d'Orient, s'occuper des lieux saints au cours du siècle dernier ne font que confirmer un état de fait où, en somme, la présence des grecs prévaut sur celle des latins, grâce à l'appui que ceux-là obtiennent de la Sublime Porte dont ils sont les sujets, grâce ensuite à l'appui de la Russie qui protège les orthodoxes du Levant et accroît ainsi son influence dans la région⁴.

la vocation de Jérusalem du point de vue religieux

Caractère sacré de Jérusalem

Ce ne sont pas les Lieux saints, à quelque religion qu'ils appartiennent, qui donnent à Jérusalem son caractère religieux, mais la ville elle-même et comme telle. On pourrait même dire qu'aux yeux des trois religions qui la sacralisent, c'est la ville qui sanctifie les Lieux, plutôt que la sainteté des Lieux ne s'étend à la ville.

La chose est évidente pour le judaïsme, qui ne peut plus compter en fait de Lieux saints de quelque importance que le mur d'un temple rasé systématiquement et maintenant intégré dans un site religieux islamique. Ce qui compte d'ailleurs pour le judaïsme, ce n'est pas tant Jérusalem que Sion, laquelle est la figure du peuple tout entier, tout en étant sa mère.

C'est également vrai pour l'Islam, malgré l'importance du *Haram*, son troisième haut lieu : l'Islam ne connaît plus Jérusalem, mais la Ville sainte, ainsi nommée par lui, *Al-Quds*.

⁴ cf Louis Massignon, *Annuaire du Monde Musulman*, PUF, Paris, 1954

Pour le christianisme enfin et nonobstant la multitude des localisations qui ont sollicité les dévots, les savants et les diplomates, pour se fixer, au-delà d'un temple désaffecté, sur un tombeau vide, c'est la Jérusalem nouvelle, figure de l'Eglise, qui donne son intérêt permanent, jusqu'à la fin des temps à la ville qui a engendré le christianisme.

On pourrait dire ainsi, à partir de cette première comparaison entre les visions globales de Jérusalem comme un tout de la sacralité et un symbole de la communauté religieuse tout entière qui s'y reconnaît, qu'il est déjà impossible de concevoir un partage ou un quelconque morcellement de Jérusalem. Cela donne assurément une grande force au slogan israélien de "l'unification de Jérusalem sur laquelle il ne saurait être question de revenir".

Pour voir mieux cependant sur quel fondement repose l'unité de la Ville sainte et entrevoir du même coup la faiblesse de l'argument sioniste, il n'est pas inutile de cerner d'avantage ce que Jérusalem représente pour chacun des trois monothéismes⁵, après en avoir fait l'approche partielle dans les divers Lieux saints, au cours de l'histoire.

Jérusalem pour les Juifs

Jérusalem étant tout entière sacralisée sous le signe de "Sion, mère universelle", les juifs se partagent à son sujet en deux tendances principales, suivant le sens même qu'ils donnent à la destinée du peuple qui y est né. Si l'on excepte en effet le judaïsme libéral et sécularisant qui se désintéresse du sort de Jérusalem comme de l'ensemble de la Terre sainte, par souci loyal de se fixer au milieu des nations, nous devons souligner l'opposition irréductible entre sionisme spirituel et sionisme politique. L'emprise de celui-ci sur l'opinion contemporaine en effet dans l'ombre, voire dans une méconnaissance totale, la répugnance de certains juifs à voir Jérusalem politiquement revendiquée et accaparée par d'autres juifs...

Une conférence rabbinique se tenait un an après le congrès de Bâle et lançait le *herem*, l'interdit rituel contre le sionisme politique préconisé par ce congrès. Plusieurs années auparavant s'étaient tenues en Amérique deux conférences de la plus haute importance.

La première, à Philadelphie en 1869, déclarait: "Le but messianique d'Israël n'est pas la restauration de l'ancien État juif sous la conduite d'un descendant de David - ce qui impliquerait une deuxième séparation des autres nations - mais l'union de tous les enfants de Dieu qui confessent le Dieu unique, afin que soient réalisées l'unité de toutes les créatures douées de raison et leurs aspirations à la sanctification morale... Nous ne considérons pas la destruction de la seconde communauté nationale juive comme une punition pour le péché d'Israël, mais comme un accomplissement de la promesse faite à Abraham, laquelle, comme le montre de plus en plus clairement le cours de l'histoire, consiste dans la dispersion des juifs sur toute la terre, afin qu'ils y remplissent leur mission sacerdotale, celle de conduire les nations sur le chemin de la vraie connaissance de Dieu."

Dans le même sens, une autre conférence à Pittsburgh en 1885 déclarait: "Nous regardons le christianisme et l'Islam comme des religions sœurs dont nous apprécions la mission providentielle dans la propagation du monothéisme et de la vérité morale. Nous tendons une main fraternelle à tous ceux qui travaillent avec nous pour l'établissement d'un règne de vérité et de droiture parmi les hommes."

On voit ainsi que si le retour en Eretz-Israël et le rassemblement à Sion ont quelque signification pour le judaïsme vraiment religieux, ce ne peut être ni dans une hostilité déclarée aux musulmans et aux chrétiens, ni pour une installation temporelle réalisée par la violence.

Terminons ce paragraphe sur le caractère sacré de Jérusalem pour le judaïsme, sans lequel le rassemblement "sioniste" est dénué de fondement, en rappelant les préventions profondes de Simone Weil non seulement contre le sionisme, mais encore contre "le Dieu de David et de Salomon", qui l'aura empêchée de recevoir le baptême, tant elle estimait qu'il entachait encore le Dieu chrétien. Les pages qu'elle consacre à "Israël" dans *La Pesanteur et la Grâce* sont à cet égard catégoriques. Pour le reste, rappelons l'opinion de Simone Weil rapportée à

⁵ Cf André Haim, *Frères en Abraham*, in *Se Comprendre* N° 89/10 (octobre 1989)

l'occasion de la récente biographie écrite par sa meilleure amie, Simone Pétrement : "L'existence d'une vieille tradition juive en Palestine est précisément une raison pour créer un foyer juif ailleurs qu'à Jérusalem."⁶

Un des maîtres juifs de l'orientalisme français, Sylvain Lévi écrivait: "A travers toutes ses crises, le judaïsme reste toujours tiraillé entre deux tendances : l'une, inspirée de Moïse, tend à refouler le peuple dans son isolement ethnique, à multiplier les barrières qui le séparent des nations ; l'autre, héritière des prophètes, tend une main fraternelle à l'humanité pour marcher de concert au-devant de la justice triomphante." Aussi, redoutant pour son temps la victoire de la première tendance au sein du sionisme, Sylvain Lévi en appelle-t-il à la France et à sa "passion d'humanité universelle" y reconnaissant "le plus proche parent de l'esprit messianique, sa sauvegarde naturelle contre les sectaires qui n'ont jamais renoncé à l'étouffer. "

Jérusalem pour les Chrétiens

Des trois grands monothéismes qui se retrouvent dans la Ville sainte, le christianisme est peut-être le plus enraciné à Jérusalem et, paradoxalement, celui qui lui est le moins attaché.

Alors même que les principaux actes fondateurs du christianisme s'y déroulent entre le dimanche des Rameaux et celui de la Pentecôte et que s'y réalise ainsi le mystère du Salut, on peut estimer que les chrétiens qui sont attachés à Jérusalem en raison de ces événements sont à l'heure actuelle une minorité. S'il y a en tout cas opposition dans le judaïsme entre sionisme spirituel et sionisme temporel, il y a parmi les chrétiens, et notamment entre ceux d'Orient et ceux d'Occident, comme entre catholiques et protestants, une grande diversité de positions à l'endroit de Jérusalem comme Ville sainte.

Le moins curieux d'ailleurs n'est pas que pour un certain nombre de chrétiens d'Occident, le combat pour Jérusalem soit leur à cause des juifs et du caractère sacré de la ville pour Israël. Pour d'autres, en revanche, le problème de Jérusalem est important parce qu'il y va de la justice et non pas des Lieux saints. De ce fait, il y a pour eux un problème palestinien, il n'y a pas un problème de Jérusalem.

Nous croyons que la justice étant au cœur de la sacralité, le combat pour la Palestine, loin de minimiser la question de Jérusalem, lui confère la plus haute signification. Voyons pour le moment comment se développe la diversité des opinions chrétiennes au sujet de Jérusalem, au point de l'affecter d'ambiguïté.

Au commencement, il est certain que Jérusalem n'a aucune importance "statutaire" pour le christianisme. Non seulement le Temple est voué à la ruine, tout comme le peuple de Jérusalem à la dispersion, mais encore le culte "en esprit et en vérité" ne se célèbre pas plus à Jérusalem que sur le Garizim. Partout où deux ou trois personnes sont réunies au nom du Seigneur, la charité qui les relie autour du pain et du vin eucharistiques leur assure sa présence.

Il était important d'autre part pour l'Église primitive de "sortir" de Jérusalem, non seulement pour affirmer son indépendance par rapport au judaïsme environnant, mais encore pour affirmer sa nature universelle et son ouverture à tous les peuples. C'est ainsi, peut-on dire, que l'Église n'a pas été "fondée" à Jérusalem, mais à Antioche où les disciples du Christ reçurent pour la première fois le nom de chrétiens. Aussi avons-nous associé cet exode allant de Jérusalem à Antioche avec l'Hégire qui transporte le Prophète et ses premiers compagnons de La Mecque à Médine, pour y fonder l'Islam et en inaugurer l'ère nouvelle.

Après Antioche, les chrétiens se sont établis dans toutes les villes de l'Empire romain et c'est dans ses capitales ancienne (Rome) et nouvelle (Byzance, et...Moscou) que le christianisme trouve ses principales concentrations non seulement démographiques, mais encore spirituelles.

Quel est alors l'intérêt que le christianisme retrouve pour Jérusalem en la recouvrant au temps de Constantin et d'Hélène ? Dans la mesure où il ne contredit pas alors les principes que l'on

⁶ Simone Pétrement, *Vie de Simone Veil*, 2 tomes, Fayard, Paris, 1973

vient d'énoncer et suscite du même coup l'ambiguïté de Jérusalem dans le christianisme, on peut dire que cet intérêt est de trois sortes :

1. Il y a d'abord le mouvement naturel du retour aux origines et le désir d'une meilleure conformité à l'idéal évangélique, tel qu'il fut proclamé par Jésus et vécu à Jérusalem par la toute primitive Église.

2. Il y a ensuite le symbolisme où l'Apocalypse reconnaît dans Jérusalem la figure de la Cité future, Épouse du Christ, qui descend du ciel à la fin des temps à la rencontre de son Époux. Ce symbolisme johannique est d'ailleurs dirigé contre Babylone, c'est-à-dire la première capitale impériale où le christianisme s'est fixé. Le retour à Jérusalem, comme remontée aux origines historiques du christianisme, est ainsi un témoignage de dépassement de l'histoire et un témoignage pour une cité dont les capitales impériales sont le type opposé et condamné.

3. A cette note apocalyptique d'au-delà de l'histoire correspond enfin le rattachement de Jérusalem au sacerdoce que le Christ réalise avec la cessation du sacerdoce juif représenté par Aaron et la figure de Melkisédeq, roi de Jérusalem et prêtre du Dieu Très-Haut ... C'est d'ailleurs ce qu'a bien marqué le canon romain de la messe en se fondant sur la doctrine "sacerdotale" de l'Épître aux Hébreux. Il rapporte en effet le sacrifice du Christ à ceux d'Abraham et d'Abel, mais ignore le sacerdoce juif avec ses sacrifices révolus et le fonde en dernier lieu en Melkisédeq.

Ces trois relations à Jérusalem dans les origines, en deçà et au delà de l'histoire, ont entraîné suivant les époques trois mouvements de rassemblement chrétien entre ses murs :

1. Les pèlerinages y ont afflué depuis le IV^e siècle au moins, et c'est le désir de suivre le Christ comme à la trace qui y prédomine. Dans l'esprit de saint François, le pèlerinage, imitation évangélique du Christ dans la terre du Christ, s'attache plus particulièrement à sa Passion et le signe de Jérusalem est ainsi levé à l'étape essentielle de la vie chrétienne comme "voie de la Croix"

2. A l'opposé, et dans les temps les plus récents, l'archéologie aura concentré à Jérusalem les principales entreprises que la science a inaugurées pour mieux étudier le christianisme à sa naissance et dans son environnement immédiat.

3. Mais entre le pèlerinage traditionnel et l'archéologie moderne, il y a, aux origines et tout au long de l'histoire chrétienne de Jérusalem, un établissement d'ermites et de moines en Terre sainte qui est peut-être pour le christianisme son plus haut attrait. Pour l'Occident, cet attachement est symbolisé par l'établissement à Bethléem de saint Jérôme, géant du biblisme et de l'ascétisme conjugués. C'est également le cas de Charles de Foucauld qui s'établit à Nazareth comme jardinier des Clarisses et préconise ainsi pour notre temps le retour au temps du silence et de l'humilité de Jésus, lequel a choisi parmi les hommes la place de travailleur manuel. Mais cette inspiration foucauldienne était également "orientale". Les principaux établissements d'Orient à Jérusalem sont, en effet, de caractère monastique. Dans les solitudes désertiques de Judée, où se réfugie saint Jean Damascène, la Laure de saint Sabas représente les concentrations qui, entre Jérusalem et la vallée du Jourdain, comme dans la région de Gaza, assurent la présence essentielle du christianisme en Terre sainte et font du monachisme palestinien un mouvement comparable aux monachismes égyptien et syrien.

4. En rapport avec ces trois mouvements chrétiens à Jérusalem et en Terre sainte, pèlerinage, recherche scientifique et vie monastique, tous trois suivant le Christ à la trace, la croisade peut être considérée comme la cause des ambiguïtés futures. La croisade est au départ un pèlerinage détourné de sa voie et qui rate son but. La "voie de la Croix", dévaluée en croisade, n'en reste pas moins pour le christianisme l'itinéraire qui l'attend au sortir de tous les établissements humains. Jérusalem n'est plus alors une ville qui se prend, mais une ville dont on s'éprend pour échapper aux sollicitations des cités qui veulent se faire prendre pour permanentes.

René Grousset parle d'une "source d'opposition et de compromis incessants entre l'idée de croisade et le fait colonial". Dans les Temps modernes et à l'époque contemporaine, si l'opposition demeure, elle n'est plus sourde. La mainmise prétendue chrétienne sur Jérusalem au sortir de l'époque ottomane, pour la remettre au sionisme, est un achèvement marquant de l'entreprise coloniale. Lawrence l'a éprouvé comme un coup irrémédiable porté à son idéal de dévouement,

pour autant qu'il fût sincère, à la cause de la libération des peuples. Louis Massignon, qui était d'un autre esprit, est retourné vingt-huit fois à Jérusalem, après son entrée en compagnie de Lawrence derrière Allenby en 1917, et il aura essayé de guérir en lui la croisade et le colonialisme, dans un dévouement sans faille à la cause arabe et palestinienne.

C'est ainsi qu'il n'y a plus à l'heure actuelle que deux positions chrétiennes concernant Jérusalem. Il y a ceux qui rattachent la Terre sainte à ses origines pré-chrétiennes et y justifient l'entreprise sioniste comme naguère la croisade, transformant le retour spirituel aux sources en entreprise coloniale. Il y a ceux qui reconnaissent tout au long de l'histoire sainte un dessein de justice et la présence de Jésus dans les opprimés et offensés de la terre. A leur tête, les souverains pontifes n'ont pas manqué, dans leurs interventions concernant Jérusalem, de reporter l'attention aux populations souffrantes de Palestine, situant le sens religieux de Jérusalem pour les chrétiens dans une solidarité obligée avec son peuple et opérant alors, sans confusion, le passage du spirituel au politique.

Jérusalem pour les Musulmans

La position de l'Islam est assez semblable à celle du christianisme. La Ville sainte lui est essentielle et marginale tout ensemble. L'Islam primitif, qui prie pendant dix-huit mois en direction de Jérusalem, se retourne vers La Mecque comme pour trouver finalement au désert ce que le judaïsme, dont il se distingue ainsi, prétend trouver dans "la terre où coulent le lait et le miel". Il se concentre sur un culte caractérisé par la transcendance, tout comme le christianisme, qui se détourne également de Jérusalem, se recentre sur le culte "en esprit et en vérité".

D'autre part, l'établissement de l'Islam à Médine comme société nouvelle rassemblée par la foi et non plus, comme dans la société bédouine ou mecquoise, par les liens du sang et de l'intérêt, prélude à ses concentrations capitales à Damas, Bagdad et d'autres métropoles prestigieuses. C'est une autre manière pour l'Islam, encore proche en cela du christianisme, de marginaliser Jérusalem... Pour l'Islam, donc, comme pour le christianisme, Jérusalem n'est pas déterminante de prime abord dans son univers spirituel, pas plus que dans sa structure géopolitique.

Elle n'en est que plus fondamentale à sa vision intérieure, en fonction des commencements de l'Islam, tout comme des grands conflits historiques où l'Islam va prouver son attachement à Jérusalem plus encore que le christianisme.

Le Prophète, est-il dit dans le Coran (XVII,1), "fut transporté nuitamment du sanctuaire mecquois au sanctuaire lointain" de Jérusalem (c'est le Voyage nocturne ou *Isrâ*) et, depuis le Rocher sacrificiel d'Abraham, élevé devant le trône de Dieu (c'est l'ascension ou *Mi'râj*) pour recevoir la Loi coranique allégée et simplifiée par rapport à la Loi ancienne. Ce phénomène mystique de transfert se situant dans la période mecquoise de la prédication coranique est sans rapport avec les conflits ultérieurs qui ont opposé le Prophète aux juifs de Médine. C'est donc, indépendamment des démêlés de l'Islam avec les Gens du Livre, l'expression de son attachement spontané et total à la tradition abrahamique, quels qu'en soient les descendants charnels. L'attitude de soumission à la volonté de Dieu, vécue par Abraham à l'heure du sacrifice de son fils, c'est proprement "*l'islâm*"...

L'Isra'-Mi'râj du Prophète, qui échappe au conflit avec les juifs, mais n'en rejette pas moins une certaine manière judaïque de "personnaliser" Dieu, se situe d'autre part dans une période de grande ouverture au christianisme. Il faut sans doute mettre le début de la sourate XVII en rapport avec le beau verset de la Lumière qui donne son nom à la sourate XXIV... Mais le contexte arabe et désertique du Prophète rapporte plus sûrement sa vision aux lumières des solitaires chrétiens sans la retirer pour autant à la lumière non plus talmudique, mais pascal de Jérusalem.

Toujours est-il que dans les coupoles musulmanes de Jérusalem, et notamment Al-Aqsâ, l'Islam a reproduit les versets coraniques qui vengent l'honneur de Marie contre ses calomniateurs. Exaltant la sainteté de son fils, ils proclament, avec sa messianité et l'accomplissement des promesses divines, la relation du Messie à tout croyant, comme l'héritage d'Abraham.

Voilà donc les deux grands motifs d'attachement dans la conscience même du Prophète, et en rapport avec les bases de la foi coranique, en attendant les motifs historiques d'attachement de l'Islam à la Cité sainte.

En matière d'abrahamisme, Jérusalem est la *qibla* spirituelle de l'Islam, dont La Mecque n'est au désert qu'un correspondant provisoire. C'est à Jérusalem que s'affirme en Islam l'appartenance de l'héritage à tout croyant qui s'en réclame et au mépris de toute revendication raciale.

En matière de prophétisme, c'est encore l'affirmation, contre les dénégations juives, de l'avènement de Jésus fils de Marie et, en lui, la même "désappropriation" du don de Dieu qu'en Abraham. La virginité de Marie est alors pour l'Islam le signe irrécusable du don fait par Dieu à tout homme, en Jésus comme en Abraham.

Youakim Moubarac

Compléments récents dans l'actualité

1. *L'islam, le judaïsme et le christianisme* (Cardinal J.M. Lustiger⁷)

Dans les relations entre judaïsme et christianisme, la figure du Christ est le point central. Aujourd'hui, personne ne remet sérieusement en cause l'existence même de Jésus. Ce qui est discuté, c'est l'interprétation de son action, la compréhension de son message, sa personne.

Le débat décisif avec l'islam porte sur l'histoire de la révélation autant que sur la question socio-politique. L'islam pose à son tour le problème de la transcendance et de l'eschatologie. Mais en quels termes et avec quelles conséquences? Il y a un travail de l'islam sur lui-même sans lequel le dialogue inter-religieux ne peut s'instaurer. La recherche des voies de la paix invite à tracer un chemin entre l'islam et la chrétienté, dans un esprit de respect mutuel et sans abandon d'identité... Le lent et nécessaire travail des politiques ne suffit plus aujourd'hui. Il faut revenir aux affirmations de l'Écriture sainte touchant Abraham, Moïse, Jésus et Marie, que le Coran parfois reprend et souvent contredit. Que demander à l'islam qui ne soit pas contraire à lui-même et compatible avec ce que nous considérons comme une vérité de notre foi et aussi comme des faits que nous pouvons légitimement établir avec les moyens du savoir historique? Ainsi la mort de Jésus est indiscutable du point de vue de l'histoire, de l'antériorité des textes... C'est à l'islam de conduire cette interprétation en fidélité à lui-même. Cette contribution est nécessaire au dialogue inter-religieux, à la convivence politique et à la paix. C'est aux musulmans de faire ce travail et de nous en avertir...

Les chrétiens, les juifs et les musulmans sont des frères qui doivent s'éclairer et s'entraider sur le chemin de la paix. Ils doivent s'expliquer, discuter les vues opposées, converser. Impossible de nier les différences et les contestations réciproques. Il faut purifier les cœurs et la mémoire. Ce travail a été inauguré entre juifs et chrétiens après la guerre, en Suisse, à Seelisberg. Cette tâche n'a pas encore été entreprise vraiment entre l'islam et le christianisme. Elle n'engage pas seulement les chrétiens et l'islam. Elle suppose encore un travail triangulaire entre chrétiens, juifs et musulmans. Les conditions du dialogue sont celles du respect et de la vérité: que chacun puisse au moins peser, voire comprendre les violences et les obstacles, les nécessités et les exigences légitimes des uns et des autres...

2. *Jérusalem pour le peuple juif* (Philippe Haddad⁸)

Jérusalem, du point de vue de l'histoire juive, et de la religion, est le centre spirituel du peuple juif. Cela est indéniable. On pourrait trouver néanmoins des aménagements, en s'inspirant du partage qui existe dans les faits. Jérusalem-Est, de fait, n'est pas juive, mais majoritairement arabe. Le partage est donc déjà réalisé. Il s'agit de dépasser le simple conflit politique pour se situer au niveau du monothéisme. Bien sûr, du point de vue politique, et du point de vue de la mémoire, une

⁷ cf J.M. Lustiger, archevêque de Paris, *Devenez dignes de la condition humaine*, Flammarion, 1995, p. 155

⁸ cf Gh. Bencheikh – Ph. Haddad, rabbin à Nîmes, *L'islam et le judaïsme en dialogue*, L'atelier, Paris, 2002

telle remise en cause heurte d'un côté et de l'autre. Pour faire la paix, il faut se livrer sereinement à un travail de deuil. Ce travail se fera d'autant mieux que nous apprendrons justement à connaître nos fois respectives et ce qu'elles véhiculent de valeurs. Il faut accepter par exemple que l'esplanade des mosquées est le lieu saint de l'Islam aujourd'hui. Il faut faire le deuil de cette idée... Peut-être reconstruira-t-on le Temple ailleurs pour être éventuellement un espace de rencontre pour les religions monothéistes... Dans la mesure où il y a proclamation du monothéisme et où il y a la paix, donc la reconnaissance des deux peuples, je crois que l'humanité aura beaucoup à gagner. La religion juive et la religion musulmane auront plus à gagner par cette reconnaissance et ce partage de l'espace qu'en restant bloquées sur des considérations théologiques qui finalement sont à l'origine de la violence. Comment ne pas voir la proximité entre elles sur le plan de la dévotion, de la mystique, de la gestuelle, des rites...

3. Le pèlerinage de la réconciliation à Auschwitz (P. Emile Shoufani ⁹)

Lorsque le Père Shoufani, curé de la communauté grecque-melkite catholique, lança, il y a trois mois, l'initiative « Mémoire pour la paix », cela fit l'effet d'une provocation. Et pourtant 125 arabes d'Israël, 25 chrétiens, 100 musulmans et 135 juifs ont répondu à son appel. Des juifs et des musulmans de France et de Belgique se sont joints à eux. Une soixantaine de jeunes musulmans et une trentaine de jeunes juifs français ont décidé de participer à ce "partage de mémoire" qui a pour objectif de "briser la carapace de méfiance entre arabes et juifs", a déclaré Jean Mouttapa, vice-président de l'association, qui a relayé en France l'appel du Père Emile Shoufani et organisé le voyage, précisait hier l'AFP. Une centaine de journalistes suivent également cet événement, la moitié depuis Israël, ainsi que le P. Christian Delorme, de Lyon.

Le pèlerinage passe par Auschwitz mais aussi par Wadwice, la ville natale du pape Jean-Paul II. Le P. Shoufani explique qu'il s'est inspiré de « l'enseignement et de l'engagement de réconciliation entre arabes et juifs » du pape Jean-Paul II. Il est palestinien, citoyen israélien, archimandrite de l'Eglise melkite de Galilée. Il s'est expliqué au quotidien italien *Avvenire* :

« L'idée du projet « Mémoire pour la paix » avec un pèlerinage commun d'arabes et de juifs à Auschwitz m'est venue au cours de plusieurs rencontres que nous avons organisées entre étudiants et professeurs dans l'école catholique dont je suis le directeur. Ces rencontres étaient devenues de plus en plus difficiles depuis octobre 2000, c'est-à-dire depuis le début de la deuxième Intifada qui a provoqué une fracture presque totale entre Israéliens et Palestiniens. Je me suis rendu compte que pour poursuivre le dialogue il fallait peut-être faire mémoire, essayer de faire la paix avec l'histoire... Aujourd'hui on porte trop de jugements, on compare facilement les souffrances. La souffrance est une réalité. Nous sommes tous blessés, humiliés. Tous les peuples de cette région, les Palestiniens comme les Israéliens, les juifs comme les arabes, nous avons une blessure très profonde.

Un jeune palestinien a avoué : Les souffrances que les juifs ont endurées, il y a cinquante ans, ne m'intéressent pas. J'ai les miennes... Mais moi je dis : on ne peut pas comparer des histoires épaissies par les souffrances. Il faut au contraire écouter et se charger de la souffrance de l'autre. Notre initiative consiste à écouter la souffrance juive, à en prendre conscience, à faire un geste qui n'exige pas de geste en retour, de réciprocité. Je le vois comme un acte libérateur.

Ceux qui ont adhéré au mouvement sont l'image de toute la société arabo-israélienne, en majorité musulmane. Le but de cette initiative est aussi de démontrer que les arabes-israéliens n'ont jamais voulu menacer l'Etat d'Israël. Le désir des arabes israéliens est d'être des citoyens israéliens, de construire une confiance nouvelle. Beaucoup n'avaient jamais entendu parler de la Shoah... Cette initiative a permis la prise de conscience, la compréhension... »

4. Israël a perdu son âme (Abraham Burg ¹⁰)

⁹ Une initiative du P. Shoufani, curé de Nazareth... cf H. Tincq, in *le Monde* du 30 mai 2003

¹⁰ cf article du *Yediot Aharonot*, transmis par *The New York Times*, *Le Monde*, *J.A. L'intelligent*, 10 sept. 2003. Né en 1955, A. Burg est député du Parti Travailleiste israélien, ancien président de l'Agence Juive et de la Knesset (1999-2003). Son cri d'alerte a provoqué de profonds remous dans l'opinion israélienne.

La révolution sioniste a toujours reposé sur deux piliers : un désir de justice et des dirigeants imprégnés de morale. L'un et l'autre ont disparu. La société israélienne, aujourd'hui repose sur un échafaudage de corruption fondé sur l'oppression et l'injustice... Nous avons besoin d'une vision nouvelle de ce qu'est une société juste, et de la volonté politique de l'édifier...

Le peuple juif n'a pas survécu durant deux millénaires en vue d'inventer de nouvelles armes, des programmes de sécurité informatiques ou des missiles anti-missiles. Nous étions supposés être la lumière des nations, et nous avons ici totalement échoué : impossible d'échapper à la conclusion que la révolution sioniste est morte.

Pourquoi, alors, l'opposition est-elle si inexistante ? Peut-être parce que ses responsables sont fatigués, ou qu'ils aimeraient rejoindre le gouvernement à n'importe quel prix... Mais tandis qu'ils tremblent, les forces du bien perdent espoir.

Le temps est venu de choix clairs. Quiconque se refuse à prendre nettement position - blanc ou noir - collabore, en fait, au déclin d'Israël. Ce n'est pas une affaire de *Labour* contre *Likoud* ou de droite contre gauche, mais de vérité contre erreur, d'acceptable contre inacceptable ; de respect de la loi contre ceux qui l'enfreignent. Ce dont nous avons besoin n'est pas d'un simple remplacement politique, mais d'une vision d'espoir, d'une solution de rechange à la destruction du sionisme et de ses valeurs par les sourds, les muets et les insensibles.

Les amis d'Israël dans le monde -juifs comme non-juifs, présidents et Premiers ministres, rabbins et laïques - doivent choisir, eux aussi. Ils doivent se mobiliser pour aider Israël à conduire la feuille de route jusqu'à notre mission, d'être la « lumière des nations » et une société de paix, de justice et d'égalité.

En octobre, l'auteur ajoute à l'intention de « ses amis palestiniens » :

Ce qui est bon pour nous est d'abandonner le rêve du « Grand Israël », de démanteler les colonies, de quitter les Territoires et de vivre en paix à côté d'un État palestinien, pour lutter contre la corruption et consacrer toute notre énergie à la société israélienne.

Et qu'est-ce qui est bon pour vous ? La même chose : renoncer à l'idée folle de nous chasser d'ici et de retourner dans vos villages, dont la plupart n'existent plus. Lutter contre la corruption qui vous détruit de l'intérieur et vouer tous vos talents, toutes vos ressources à l'édification d'une société arabe exemplaire - un État modèle qui révolutionnera le monde arabe, apportera à la région une démocratie musulmane et transformera votre peuple en un pont vivant entre l'Est et l'Ouest... Un avenir de vie ou de mort, des enfants grandis dans l'espoir ou le désespoir, une nation palestinienne respectée ou méprisée : tout cela est entre vos mains...

5. Un projet de paix : l'accord de Genève (presse ¹¹)

Sous l'impulsion de personnalités israéliennes et palestiniennes, dont MM. Yossi Beilin et Yasser Abed Rabbo, des négociations non officielles ont abouti, en octobre 2003, à un projet de paix prévoyant la création de deux États. Cet accord, reprenant les propositions de Taba (janvier 2001) vise à régler les contentieux les plus délicats, en particulier le problème des colonies de Cisjordanie, le retour des prisonniers et des émigrés palestiniens, l'avenir de la vieille ville de Jérusalem...

Il devait être ratifié symboliquement à Genève devant 700 invités. Il provoque la colère du gouvernement israélien, la curiosité des Américains, le soutien de l'ONU

¹¹ Cf *Le Monde* du 4 et *J.A. L'Intelligent* du 30 novembre 2003. avec croquis de Jérusalem.

et de quelques pays et l'intérêt prudent de l'autorité palestinienne. Ariel Sharon crie à la trahison, comme les islamistes...

Mais plus de cent mille personnes manifestent leur espoir à Tel-Aviv...

Il s'agit d'un pari de convaincre deux sociétés exténuées par trois ans de violence en adoptant des concessions : échange de terrains contre de grosses colonies proches de la ligne verte ; libération progressive des prisonniers palestiniens ; retour des réfugiés limité aux Territoires respectifs ; et, enfin, Jérusalem, capitale des deux Etats

6. Un moine d'origine juive, évêque auxiliaire de Jérusalem ¹²

Le 9 novembre, à N.-D. de l'Arche d'Alliance de Kiryat Yearim, l'abbé bénédictin d'Abu Gosh, le P Jean-Baptiste Gourion, 69 ans, prêtre d'origine juive, était ordonné évêque, devenant ainsi auxiliaire du patriarche latin, Mgr Michel Sabbah, d'origine palestinienne. Les catholiques de langue hébraïque - une paroisse, trois communautés, quelques centaines de fidèles - ont apprécié que leur pasteur ait désormais rang d'évêque, même sans juridiction propre à cette communauté. Ils y ont vu «un signe et une semence de la réconciliation entre les deux peuples, israélien et palestinien». Cette ordination marque incontestablement une date dans l'histoire de l'Eglise catholique de Terre sainte.

Le cardinal Etchegaray, sept évêques et 80 prêtres entouraient Mgr Gourion, ainsi que plusieurs diplomates dont le consul général de France à Jérusalem, Régis Koetsch, et l'ancien ambassadeur de France près le Saint-Siège, Jean Gueguinou, des représentants du gouvernement israélien, des rabbins et de nombreux amis, juifs notamment. Les 700 places de l'église étant insuffisantes, une partie de l'assistance a suivi la cérémonie à l'extérieur. Le P. Gourion fut accueilli dans les trois langues, français, arabe et hébreu, notamment par l'abbé du Bec-Hellouin, dont est issu Abu Gosh, l'abbé général des Olivétains et Mgr Gaston Poulain, évêque de Périgueux, qui accompagnaient le nouvel évêque. Il a pris pour blason la fleur de lys blanc du Bec, l'étoile de David, un olivier blanc et un lion d'or (*gourion* signifie jeune lion en hébreu). Sa devise: « Dans Jérusalem, vous serez consolés » (Is. 66, 13).

Les participants ont été impressionnés par la hauteur de vue et le tact de Mgr Sabbah. « Père Jean-Baptiste, vous serez bientôt partie et porteur du mystère de cette terre, mystère de la manifestation de Dieu en elle, mystère de l'Eglise en elle, mystère de la coexistence des trois religions en elle. [...] La société israélienne est à la recherche de sa paix, de sa sécurité. Dans cette recherche, vous, évêque et communauté hébraïque, vous l'accompagnerez, vous êtes partie intégrante dans cette recherche et vous marchez ensemble dans le partage des mêmes souffrances et des mêmes espoirs... Société israélienne, société palestinienne, il s'agit de personnes humaines qui sont à la recherche de Dieu, autant qu'à la recherche de la paix. D'ailleurs, c'est en Dieu que se trouve notre paix. » À la fin de la cérémonie, Mgr Gourion a remercié « son » évêque... en hébreu !

Le cardinal Etchegaray a rendu publique une déclaration sur la situation entre Israéliens et Palestiniens :

« Cette ordination épiscopale a voulu être un grand signe donné par le Pape Jean-Paul II pour encourager les deux communautés catholiques d'expression hébraïque et arabe à être ensemble d'inlassables artisans de la paix entre Israéliens et Palestiniens... J'ai arpenté les sites palestiniens où l'autorité militaire israélienne est en train d'installer une «clôture» dans le but de mieux sécuriser Jérusalem en encerclant Bethléem... Dans tout le pays, une barrière de séparation déjà longue de 150 km dessine inexorablement une *géographie d'apartheid* qui excite plus qu'elle ne maîtrise la violence, lacérant un tissu humain avec de graves conséquences sociales, économiques, éducatives et sanitaires. La lutte contre un terrorisme lancinant exige, pour aller jusqu'à ses racines, la collaboration obstinée et loyale entre deux peuples à la recherche d'une même paix. Et les raisons de paix sont plus pressantes en Terre sainte parce qu'elles doivent s'y nourrir de la vision messianique où justice et paix s'embrasent pour le bonheur de tous, comme le chante le psaume 84.

Israéliens et Palestiniens, plus je vous rencontre sur votre propre sol ensanglanté, et plus je sens à quel point vous avez besoin de paix, vous aspirez à la paix. Mais je ne sais comment le crier par-dessus vos toits à tous les peuples du monde entier qui n'ont pas encore assez payé le prix de leur

¹² Cf article de D. Gerbaud dans *La croix* du 12 novembre 2003

solidarité fraternelle avec vos souffrances et vos espoirs. Bon courage à tous ceux qui avancent sur le long chemin de la paix à coups de petits gestes de raison et de pardon! »

7. *Présence de l'Eglise en Terre Sainte* (Mgr Michel Sabbah ¹³)

Nous sommes appelés à l'unité, à la réconciliation et à l'amour à l'intérieur même de notre Eglise locale... Il y a aussi de nombreux catholiques de divers pays qui ont choisi la Terre Sainte pour demeure. Désirant vivre une communion avec des Arabes, des Juifs et ceux qui sont venus des nations, l'Eglise de Jérusalem apprend à être un signe visible d'unité pour toute l'humanité. Dans notre recherche constante pour le dialogue avec les frères et les sœurs Juifs, nous devons avoir pleinement conscience de ce contexte particulier.

Comme Eglise, nous sommes témoins de l'occupation militaire israélienne continue des Territoires Palestiniens, et de la violence sanguinaire entre les deux peuples. Ensemble, avec tous les hommes et les femmes de paix et de bonne volonté, y compris de nombreux Israéliens et Palestiniens, juifs, chrétiens et musulmans, nous sommes appelés à être à la fois la voix de la vérité et une présence qui guérit les blessures... L'Eglise est appelée à être un témoin prophétique dans notre contexte particulier, un témoin qui ose imaginer un futur différent, de liberté, de justice, de sécurité, de paix et de prospérité pour tous les habitants de la Terre Sainte, qui est avant tout la terre du Seigneur...

Nous sommes déjà engagés avec des frères et sœurs juifs dans un dialogue basé sur notre contexte propre, celui d'une terre tristement déchirée par la guerre et la violence. Nos fidèles en Israël vivent en un dialogue permanent, continu avec leurs voisins juifs, un dialogue de vie et d'amitié. Comme Eglise, nous osons espérer que notre prière et notre témoignage encouragent et promeuvent la justice, le pardon, la réconciliation et la paix ; ils contribuent aussi au dialogue fraternel qui peut et doit se développer entre Juifs et Chrétiens en Terre Sainte, dans leur contexte spécifique...

Nous sommes réalistes en face des possibilités de dialogue et de collaboration avec nos frères et sœurs musulmans et en face des difficultés d'un tel projet. Ici nous parlons de notre expérience en Terre Sainte, où, chrétiens et musulmans, nous avons vécu ensemble pendant 1400 ans. Notre société fait face aujourd'hui à beaucoup de défis importants dans une recherche d'équilibre, face à la modernité, au pluralisme, à la démocratie et à la recherche de la paix et de la justice: ignorance et préjugés réciproques, un vide d'autorité qui produit l'insécurité, une discrimination qui tend vers l'islamisation dans certains mouvements politiques, menaçant ainsi non seulement les chrétiens mais aussi de nombreux musulmans désireux d'une société ouverte...

Nous avons pleinement conscience de la vocation de notre Eglise de Jérusalem à être une présence chrétienne au milieu de la société, musulmane arabe ou juive israélienne. Nous croyons que nous sommes appelés à être un levain, contribuant à la solution positive des crises que nous traversons. Nous sommes une voix qui s'élève de l'intérieur de nos sociétés dont nous partageons l'histoire, le langage et la culture. Nous cherchons à être une présence qui promeut la réconciliation, invitant nos peuples au dialogue qui aide à la compréhension mutuelle et qui mènera finalement à la paix dans cette terre. "S'il n'y a pas d'espérance pour les pauvres, il n'y en aura pour personne, pas même pour ceux qu'on appelle riches." (Jean-Paul II)

SE COMPRENDRE

Rédaction et Administration : Philippe THIRIEZ

Pères Blancs 7, rue du Planit 69110 SAINTE-FOY-LES-LYON

¹³ Réflexions du Patriarche Latin de Jérusalem, le 3 décembre 2003

Tél. 04 78 59 20 42	Fax: 04 78 59 88 61
Abonnements (10 numéros par an, de Janvier à Décembre)	
Europe: 27 € - Étranger: 32 € - Numéro (franco) : 3 € - CCP 15 263 74 H Paris	
Site Internet: http://www.comprendre.org	adresse e-mail: contact@comprendre.org